

La traduction de la terminologie technique dans les *Naturales Quaestiones* de Sénèque

« *Supersunt qui de philosophia scripserint : quo in genere paucissimos adhuc eloquentes litterae Romanae tulerunt.* »

(QUINTILIEN X, 1, 123)

1. Introduction

Après sa carrière publique et la publication de ses traités de philosophie morale, Sénèque renoue avec les centres d'intérêt de sa jeunesse. Son retrait de la cour va lui permettre de se consacrer à la composition d'un traité de physique, le seul que nous ayons conservé de sa production en ce domaine : les *Naturales Quaestiones* (*NQ*)¹. Fortement inspiré par la tradition péripatéticienne, cet ouvrage scientifique est consacré à la météorologie² et à la cosmographie. Écrit vers 62-63, à la fin du règne de Néron, peu avant la mort de Sénèque, ce traité n'est pas destiné à des savants avertis rompus à toutes les subtilités des problèmes abordés, mais à un public profane, qu'il s'agit d'instruire, mais aussi de guider vers les valeurs morales³. La structure et la composition de cet ouvrage font difficulté⁴. Il n'est pas utile, pour notre sujet, de reprendre ces questions épineuses. Les sept livres⁵ – en réalité huit si l'on considère la division du livre IV – peuvent être vus comme des monographies indépendantes l'une

¹ J'ai utilisé les éditions suivantes : P. OLTRAMARE (2 vol., Paris, 1929) ; C. CODOÑER MERINO (2 vol., Madrid, 1979-1980) ; D. VOTTERO (Turin, 1989) ; O. et E. SCHÖNBERGER (Würzburg, 1990) ; H.M. HINE (Stuttgart-Leipzig, 1996) ; P. PARRONI (Milan, 2002). Il existe trois monographies importantes consacrées aux *NQ* : N. GROSS, *Senecas Naturales Quaestiones. Komposition, naturphilosophische Aussagen und ihre Quellen*, Stuttgart, 1989 (Palin-genesia, 27) ; F.P. WAIBLINGER, *Senecas Naturales Quaestiones. Griechische Wissenschaft und römische Form*, Munich, 1977 (Zetemata, 70) ; B.M. GAULY, *Senecas Naturales Quaestiones. Naturphilosophie für die römische Kaiserzeit*, Munich, 2004 (Zetemata, 122).

² H. ZEHNACKER, « La météorologie de Sénèque », in Chr. CUSSET (éd.), *La météorologie dans l'Antiquité entre science et croyance. Actes du colloque international interdisciplinaire de Toulouse 2-3-4 mai 2002*, Saint-Étienne, 2003, p. 379-393.

³ Sur le lien entre science et éthique dans les *NQ*, A. GRILLI, « Scienza e non scienza nelle *Naturales Quaestiones* di Seneca », in S. SCONOCCHIA – L. TONEATTO (eds), *Lingue tecniche del greco e del latino. Atti del I° Seminario internazionale sulla letteratura scientifica e tecnica greca e latina*, Trieste, 1993, p. 17-22 et F.R. BERNO, *Lo specchio, il vizio e la virtù : studio sulle *Naturales quaestiones* di Seneca*, Bologne, 2003.

⁴ C. CODOÑER, « La physique de Sénèque. Ordonnance et structure des *Naturales Quaestiones* », *ANRW II*, 36/3 (1989), p. 1779-1822.

⁵ Sur l'agencement des livres, GAULY, *o.c.* (n. 1), p. 210-214.

de l'autre. Chaque livre est le reflet de la pensée de Sénèque sur un sujet déterminé et se prête donc à un examen autonome. Le premier livre traite des météores, le deuxième des éclairs et du tonnerre, le troisième de l'hydrologie, la première partie du quatrième du Nil et la seconde des nuées, le cinquième des vents, le sixième des tremblements de terre et le dernier des comètes. Le vocabulaire technique dont se sert Sénèque concerne donc essentiellement le ciel, l'air et le vent, les astres, la foudre et les éclairs ainsi que les tremblements de terre.

Sur les différents sujets qu'elles abordent, les *NQ* présentent souvent les thèses soutenues par les différents précurseurs du philosophe⁶, même si l'auteur ne néglige pas de donner une appréciation personnelle à leur sujet. Le travail ne se résume donc pas à une simple doxographie. Les parties doxographiques contrastent avec des passages dont le ton fait davantage penser à l'autre œuvre de la fin de la vie du philosophe, les *Lettres à Lucilius*, publiées en 64-65⁷. C'est particulièrement vrai pour les préfaces, où l'on voit que les *NQ* se présentent comme une propédeutique à l'éthique destinée à libérer l'homme des craintes par une meilleure connaissance de la nature (III, *Praef.*, 18). Dans les *NQ*, l'intérêt scientifique est toujours étroitement subordonné à des préoccupations d'ordre éthique⁸. S'il n'a pas la prétention d'être un véritable scientifique, le stoïcien apporte néanmoins une contribution personnelle à l'histoire que nous pouvons faire de la science. Sénèque est à maintes reprises confronté à des réalités scientifiques exprimées en grec et il doit trouver une façon de les rendre en latin, dépourvu, dans beaucoup de cas, d'une terminologie équivalente⁹. Dans la partie morale de son œuvre, le stoïcien a déjà dû s'attacher à ce travail délicat de transfert des concepts techniques d'une langue vers l'autre, le plus souvent avec bonheur. Tout naturellement, il a suivi la voie tracée par Cicéron¹⁰, qui non seulement a consacré des réflexions théoriques à ce problème, mais a réussi à élaborer un lexique philosophique latin destiné à vulgariser des concepts formulés en grec¹¹. Sénèque ne considère toutefois pas l'œuvre de l'Arpinate, dont il admire plus la forme

⁶ Sur les sources grecques des *NQ*, A. SETAIOLI, *Seneca e i Greci. Citazioni e traduzioni nelle opere filosofiche*, Bologne, 1988, p. 375-452.

⁷ Sur les liens entre les *NQ* et les *Lettres à Lucilius*, GAULY, *o.c.* (n. 1), p. 210-214.

⁸ G. SALANITRO, « Scienza e morale nelle *Naturales Quaestiones* di Seneca », *Sileno* 16 (1990), p. 307-312 ; P. PARRONI, « Le "Naturales quaestiones" fra scienza e morale », in P. PARRONI (ed.), *Seneca e il suo tempo : atti del Convegno internazionale di Roma-Cassino : 11-14 novembre 1998*, Salerno, 2000, p. 433-444.

⁹ Sur le problème de la transposition en latin de la terminologie scientifique grecque, on verra l'ouvrage récent de Th. FÖGEN, *Wissen, Kommunikation und Selbstdarstellung. Zur Struktur und Charakteristik römischer Fachtexte der frühen Kaiserzeit*, Munich, 2009, p. 92-105.

¹⁰ Sur la dette contractée par Sénèque vis-à-vis de Cicéron, A. PITTET, *Essai sur le vocabulaire philosophique de Sénèque*, Paris, 1937, p. 3-25 et A. SETAIOLI, « Seneca e Cicerone », in E. NARDUCCI (ed.), *Aspetti della fortuna di Cicerone nella cultura latina : atti del 3. Symposium Ciceronianum Arpinas : Arpino, 10 maggio 2002*, Florence, 2003, p. 55-77.

¹¹ Sur Cicéron traducteur de concepts scientifiques, la bibliographie est abondante. On se référera, en dernier lieu, au travail de Chr. NICOLAS, *Sic enim appello... Essai sur l'autonymie terminologique gréco-latine chez Cicéron*. Louvain/Paris, 2005.

que le contenu¹², comme une solution définitive¹³. Il s'emploie à perfectionner les créations cicéroniennes. Il y a longtemps que R. Fischer a mis en lumière la part d'héritage cicéronien et les innovations dans les créations terminologiques annéennes¹⁴. Plus récemment, A. Setaioli a montré, en étudiant la façon de rendre le *ᾶ*-privatif, comment l'œuvre de Sénèque, un siècle environ après Cicéron, qui avait eu à affronter le même problème¹⁵, peut être considérée comme une deuxième étape dans le développement de la langue philosophique à Rome¹⁶. Sénèque ne partage toutefois pas entièrement l'optimisme de son prédécesseur quant aux ressources du latin. Confiant dans la langue latine, Cicéron ne manque pas une occasion de souligner la *copia uerborum* à propos des possibilités de sa langue maternelle, tout en se montrant pleinement conscient que cette idée va à l'encontre de l'*opinio communis* (*Fin.* III, 51 ; *Tusc.* IV, 10 ; *Nat.* I, 8)¹⁷. Sénèque est plus proche de l'opinion de Lucrèce, qui souligne l'*egestas* du latin (I, 139 et 832 ; III, 260)¹⁸. Dans la lettre 58, 1, à l'occasion d'un développement philosophique sur Platon¹⁹, il se dit plus que jamais conscient de la « pauvreté » de la langue de Rome²⁰ : *quanta uerborum nobis paupertas, immo egestas sit, numquam magis quam hodierno die intellexi*.

Les efforts déployés par le stoïcien pour forger un outil lexical nouveau destiné à exprimer en latin des concepts issus de la pensée grecque entraînent une confrontation récurrente du latin et du grec. La connaissance de la langue et de la littérature grecques, qui se fait jour tout au long de l'œuvre de Sénèque²¹, se manifeste plus clairement encore dans les *NQ*²². Comme Cicéron, Sénèque a la volonté de promou-

¹² D.G. GAMBET, « Cicero in works of Seneca philosophus », *TAPhA* 101 (1970), p. 173.

¹³ La lettre 95, 19, à propos de *δόγμα/decretum*, est tout à fait révélatrice à cet égard. Cf. FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 82.

¹⁴ R. FISCHER, *De usu uocabulorum apud Ciceronem et Senecam Graecae philosophiae interpretes*, diss., Freiburg/Br., 1914. On verra la *tabula notionum* établie en fin de volume.

¹⁵ N. STANG, « Ciceros Widergabe von dem Privativen ᾶ », *SO* 17 (1937), p. 67-76.

¹⁶ A. SETAIOLI, *La resa dell'ᾶ-privativo nella prosa filosofica senecana*, in *Mnemosynum. Studi in onore di Alfredo Ghiselli*, Bologne, 1989, p. 521-532 [repris dans *Facundus Seneca. Aspetti della lingua e dell'ideologia senecana*, Bologne, 2000, p. 97-109].

¹⁷ Th. FÖGEN, *Patrii sermonis egestas: Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache. Ein Beitrag zum Sprachbewußtsein in der römischen Antike*, München/Leipzig, 2000, p. 61-76.

¹⁸ FÖGEN, *o.c.* (n. 17) [2000], p. 77-141.

¹⁹ A. MORENO HERNÁNDEZ, « Séneca, *Ep.* LVIII y las traducciones latinas del léxico filosófico platónico », in *Actas del IX Congreso Español de Estudios Clásicos*, Madrid, 1998, p. 191-198.

²⁰ Th. FÖGEN, « La formation des mots et l'enrichissement de la langue vus par quelques auteurs latins », in B. KALTZ (éd.), *Regards croisés sur les mots non simples*, Paris, 2008, p. 77-78 et FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 84.

²¹ A. SETAIOLI, *o.c.* (n. 6) [1988] et, plus généralement, G.W. BOWERSOCK, « Seneca's Greek », in A. DE VIVO-E. LO CASCIO (eds), *Seneca uomo politico e l'età di Claudio e di Nerone. Atti del convegno internazionale (Capri 25-27 marzo 1999)*, Bari, 2002, p. 241-252.

²² Cette familiarité avec le grec est sensible à plusieurs endroits du traité (III, 25, 3 ; IVa, 2, 7 ; IVa, 2, 18 ; IVb, 6, 2 ; VI, 13, 1 ; 23, 4).

voir la langue de Rome, mais il déplore, à maintes reprises²³, la carence en vocables adéquats pour désigner les concepts scientifiques et philosophiques issus de la culture grecque. Pour lui, c'est plus qu'un lieu commun. C'est une expérience quotidienne. Nous le trouvons bien souvent arrêté par des difficultés de traduction qui le plongent parfois dans une grande perplexité²⁴. Parmi d'autres passages, la lettre 58, qui est un texte essentiel sur la question de l'accueil des mots étrangers en latin, témoigne du soin avec lequel il s'efforce de rendre en latin la terminologie platonicienne de l'être en tentant de traduire τὸ ὄν²⁵. Il parvient à un insatisfaisant *quod est*, dont il déplore l'inadéquation par rapport à l'expression originale (*cogor uerbum pro uocabulo ponere*). Cet embarras va parfois jusqu'à l'abandon. Dans le *De ira* (I, 4, 2), Sénèque se dit incapable de rendre les distinctions établies par les Grecs dans la description de la colère par manque de mots adéquats en latin²⁶. Un embarras analogue se fait encore jour à propos du terme démocritéen εὐθυμία, pour lequel Sénèque choisit *tranquillitas* (*De tranquillitate animi*, 2, 3), alors que Cicéron avait proposé *securitas animi*²⁷. Pour faire face à ces problèmes²⁸, qui occupent de nos jours encore une part importante du vaste domaine des traductions²⁹, Sénèque dispose de plusieurs solutions³⁰, déjà utilisées par ses prédécesseurs³¹ : la transcription directe du grec par simple translittération (avec la difficulté de savoir si la translittération est le fait de Sénèque lui-même

²³ SETAIOLI, *o.c.* (n. 6) [1988], p. 17-18.

²⁴ A. SETAIOLI, « I principii della traduzione dal greco in Seneca », *GIF* 15 (1984), p. 3-38 [repris dans *o.c.* (n. 6) [1988], p. 3-46].

²⁵ A. MORENO HERNÁNDEZ, « Las traducciones latinas de ΟΥΣΙΑ en Cicerón y Séneca », in M. RADERS – R. MARTÍN-GAITERO (eds), *IV Encuentros complutenses en torno a la traducción (24-29 de febrero de 1992)*, Madrid, 1994, p. 404-417 (spéc. 414-416).

²⁶ FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 82.

²⁷ Cl. MORESCHINI, « Osservazioni sul lessico filosofico di Cicerone », *ASNP* III, 9/1 (1979), p. 141.

²⁸ Th. FÖGEN, « Fachsprachen in der Antike: Zur Analyse metasprachlicher Dokumente am Beispiel der philosophischen Schriften Senecas », in B. KOVTYK – G. WENDT (eds), *Aktuelle Probleme der angewandten Übersetzungswissenschaft. Sprachliche und außersprachliche Faktoren der Fachübersetzung*, Frankfurt am Main, 2002, p. 10-35.

²⁹ Dans son ouvrage intitulé *Comment faut-il traduire ?* (Lille, 1985), E. Cary a consacré un chapitre à la question : *comment faut-il traduire les textes techniques ?* (p. 57-63).

³⁰ Sur les différents procédés utilisés pour rendre la terminologie scientifique grecque dans les textes techniques latins, Th. FÖGEN, « Der Umgang mit griechischen Termini in lateinischen Fachtexten: Versuch einer Systematisierung », in B. KOVTYK – G. MEISER – H.-J. SOLMS (eds), *Geschichte der Übersetzung. Beiträge zur neuzeitlichen, mittelalterlichen und antiken Übersetzungsgeschichte*, Berlin, 2002 p. 259-276 ; « Zur Transformation griechischer Wissensbestände durch römische Fachschriftsteller : Aspekte des Fachübersetzens in der Antike », in G. HASSLER (ed.), *Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft in Texten und Konzepten (Akten der Tagung an der Universität Potsdam, 15. bis 17. November 2001)*, II, Münster, 2003, p. 433-454 et FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 92-105.

³¹ Pour Cicéron, H.-J. HARTUNG, *Ciceros Methode bei der Übersetzung griechischer philosophischer Termini*, diss., Hambourg, 1970, p. 17-25.

ou est due aux copistes médiévaux³²), la création d'un néologisme, la traduction par un équivalent sémantique ou par une périphrase et, plus rarement, le recours à la métaphore³³. Les deux premiers procédés ne ressortissent pas à proprement parler à la traduction, dans la mesure où ils n'empruntent pas au lexique constitué. Nous les envisageons néanmoins, car ils font partie des « stratégies » développées par les auteurs de textes techniques. Nous entendons « traduction » dans son sens étymologique comme un passage d'une langue à l'autre.

2. Transcription directe du grec : l'emprunt

Même si, dans le *De tranquillate animi* (2, 3)³⁴, Sénèque, soucieux de la dignité littéraire de sa prose, prend position contre le procédé trop voyant et trop brutal qu'est l'emprunt direct, le philosophe ne dédaigne pas, quand il le faut, la transcription directe du grec³⁵. Toutefois, en dépit du prestige du grec, ce procédé apparaît à ses yeux en quelque sorte comme un moindre mal. Les mots grecs ne sont acceptés que dans la mesure où, comme le disait déjà Cicéron (*Fin.* III, 5)³⁶, ils sont acclimatés depuis longtemps dans la langue latine³⁷. C'est l'ancienneté de leur présence en latin qui leur confère un prestige et une légitimité.

Parmi les quelque soixante-dix mots grecs que comptent les *NQ*, répertoriés par E. BICKEL³⁸, certains sont présents en latin depuis Ennius. Parmi ceux-ci, c'est le terme *aer* qui est utilisé le plus grand nombre de fois : plus d'une centaine d'occurrences, réparties dans les différents livres du traité³⁹. Sénèque pouvait utiliser *aer* comme un mot grec complètement naturalisé en latin, puisqu'il est déjà chez Plaute⁴⁰

³² E. BICKEL, « Die Fremdwörter bei dem Philosophen Seneca », *ALL* 14 (1905), p. 192 et surtout D. VOTTERO, « La grafia dei termini d'origine greca nelle opere filosofiche di Seneca », *AAT* 108 (1974), p. 311-339.

³³ *Ep.*, 59, 6-7 et 108, 35. Sur ces procédés chez Sénèque, PITTET, *o.c.* (n. 10), p. 25-29.

³⁴ *Nec enim imitari et transferre uerba ad illorum formam necesse est ; res ipsa de qua agitur aliquo signanda nomine est, quod appellationis Graecae uim debere habere, non speciem.* Voir J. KAIMIO, *The Romans and the Greek Language*, Helsinki, 1979, p. 314.

³⁵ M.C. DIAZ Y DIAZ, « Seneca y la lengua de la filosofía », in *Estudios sobre Seneca*, Madrid, 1966, p. 73-74.

³⁶ Sur la position de Cicéron par rapport aux mots grecs, M. PUELMA, « Cicero als Plato-Übersetzer », *MH* 37 (1980), p. 168.

³⁷ SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 34-35.

³⁸ BICKEL, *l.c.* (n. 32), p. 188-209.

³⁹ I (35 occurrences), II (49), III (23), IVa (2), IVb (13), V (31), VI (20), VII (22). Ces notions ont été étudiées par J.R. BRAVO DIAZ, « *Aer, aether, caelum, sublimis* : del vocabulario técnico utilizado para designar el "cielo" en las *Naturales Quaestiones* de Séneca y otros escritores científicos », *Voces* 6 (1995), p. 9-39. J'ai pu en outre obtenir un résumé de la thèse de cet auteur *Estudio sobre Vocabulario Técnico (Naturales Quaestiones de Séneca)*, Serie resúmenes de tesis doctorales, Facultad de Filología, Univ. de Salamanca, 1984, p. 19-26.

⁴⁰ *Asin.*, 99.

et chez Ennius⁴¹, où il conserve toutefois encore une certaine connotation étrangère. Il pouvait en outre se prévaloir de l'autorité de Varron, de Lucrèce et surtout de Cicéron, chez qui on dénombre une cinquantaine d'occurrences du mot – presque toutes dans les œuvres philosophiques ou dans les passages poétiques, même s'il hésite encore à l'introduire dans la prose scientifique et lui préfère, dans un premier temps, *anima*⁴². Le latin ne disposait pas d'un équivalent indigène pour désigner le ciel – *caelum* signifiant le climat, c'est-à-dire le ciel diurne avec ses phénomènes atmosphériques. Dans les deux premiers livres des *NQ*, qui traitent des phénomènes célestes, un des concepts fondamentaux est l'espace dans lequel ces phénomènes ont lieu⁴³. Outre *aer*, que Sénèque emploie systématiquement pour désigner l'élément cosmologique situé entre l'éther et la terre, on rencontre deux autres termes pour désigner l'atmosphère, la zone où se produisent les phénomènes célestes, siège des conditions climatiques, *caelum* et *aether*⁴⁴. Ce dernier désigne plus spécifiquement la zone supralunaire. On peut ajouter un adjectif, *sublimis*, qui correspond aux mots grecs *μετέωρος*, dans le sens d'Aristote, et *μετάρσιος*, dans celui de Théophraste. Alors que *caelum* apparaît 95 fois, surtout pour désigner la zone supralunaire où se meuvent les planètes et les étoiles⁴⁵, l'hellénisme *aether* est beaucoup moins utilisé : seize occurrences seulement, surtout dans les deux premiers livres. À l'époque de Cicéron, *aether* n'est pas encore un terme acclimaté en latin⁴⁶. Un écrivain puriste comme l'est l'Arpinate hésite à utiliser le mot étranger⁴⁷, spécialement dans la prose élevée, comme le *Songe de Scipion*. Il le remplace parfois par des tournures plus latines, comme *caeli ardor* (*Nat.* I, 33) et reconnaît que l'emprunt a du mal à s'acclimater à Rome (*Nat.* II, 91 : *mutuemur hoc quoque uerbum dicaturque tam aether latine quam dicitur aer etsi interpretatur Pacuuius*). On ne trouvera l'accusatif *aetherem* à la place de *aethera* qu'à partir de Tertullien.

⁴¹ Quatre exemples répartis dans trois passages. Dans deux cas (*Var. [Epicharmus] VII V²* et *Ann.* 148 V² [140 Skutsch et le commentaire p. 296]), il est encore accompagné d'une explication. Voir M.G. CAVALCA, *I grecismi nel Satyricon di Petronio*, Bologne, 2001, p. 27.

⁴² *Nat.* II, 91 : *aer – Graecum illud quidem sed perceptum iam tamen usu a nostris; tritum est enim pro Latino* (cf. *Ac.* I, 26). G.A.E.A. SAALFELD, *Tensaurus Italograecus*, Vienne, 1884 [1964], col. 26 : « zu Ciceros Zeit bereits völlig im Latein eingebürgert ».

⁴³ C. CODOÑER MERINO, « Traducción de la terminología científica en Séneca », in *Actas del II Congreso Español de Estudios Clásicos*, II, Madrid, 1968, p. 55-60.

⁴⁴ A. LE BOEUFFLE, *Le vocabulaire latin de l'astronomie*, Thèse Lille III, 1973, I, p. 199-203 (*caelum*) et p. 220-224 (*aether*).

⁴⁵ C'est son acception la plus banale.

⁴⁶ Ennius présente deux exemples certains (*Ann.* 531 V² [545 Skutsch] et *Sat.* 4 V²) et un moins sûr (*Var. [Euhemerus] 104 V²*), Pacuvius (*Trag.* 90 [cf. le commentaire de Cic., *Nat.* II, 91 ; cf. *TLL*, I, 1149, 69-72] et 93 R³) et Lucilius (1 Marx) l'utilisent peu et les auteurs postérieurs ne l'emploient guère (quatre exemples dans l'œuvre poétique de Cicéron, trente chez Lucrèce, un seul chez Catulle dans les *carmina docta*, un seul aussi dans l'œuvre lyrique d'Horace).

⁴⁷ Sur le purisme lexical de Cicéron, P. OKSALA, « Über die Einstellung Ciceros zum lexikalischen Purismus », *Arctos* 1 (1954), p. 132-137.

À côté des emprunts au grec, un mot proprement latin, *spiritus*, dont les occurrences, étudiées par J.R. Bravo Díaz⁴⁸, sont surtout concentrées dans les livres II et VI⁴⁹, est employé avec des sens divers. *Aer* est l'être lui-même, tandis que *spiritus*, dans les premiers chapitres du livre II (e.a. II, 9, 4), est l'énergie propre à cet être (l'élément dynamique), ce qui correspond au terme technique stoïcien $\piνεῦμα$, désignant l'air sous pression⁵⁰. Sénèque n'emploie toutefois pas *anima* dans le sens d'« air », comme le faisait Cicéron⁵¹. Il utilise en même temps *spiritus* dans un sens plus banal, le souffle. On voit ainsi que le philosophe fait preuve de souplesse et n'a pas une terminologie figée. Plusieurs noms sont employés pour le même objet et plusieurs sens sont attribués au même mot technique. Ainsi *spiritus* est aussi bien le courant d'air qui agite les feuilles d'un arbre que l'énergie vitale qui les fait pousser⁵².

Un autre terme emprunté au grec est révélateur de l'attitude de Sénèque par rapport aux emprunts : *astrum* – utilisé presque toujours au pluriel, comme du reste le grec $\alphaστροα$. De ce mot savant introduit dans la langue latine relativement tard, on ne trouve aucune attestation antérieure aux *Aratea* de Cicéron (32.4 ; 33.162 Soubiran)⁵³, qui est peut-être l'auteur de cette création⁵⁴. Alors que l'on dénombre plus d'une centaine d'occurrences de ce mot chez Manilius⁵⁵ et seulement 10 chez Germanicus⁵⁶, on peut s'étonner de n'en rencontrer qu'une seule dans le traité de Sénèque⁵⁷. Pour désigner les corps célestes, il semble lui préférer des termes proprement latins, tels que *sidera*, *stellae* ou *signa*, qui appartiennent à un fonds ancien⁵⁸ : *stella* 59 occurrences

⁴⁸ J.R. BRAVO DÍAZ, « Spiritus : estudio de un término científico (*Naturales Quaestiones* de Séneca) », in A. RAMOS GUERREIRA (ed.), *Mnemosynum C. Codoñer a discipulis oblatum*, Salamanca, 1991, p. 15-28.

⁴⁹ II (52) et VI (56), alors que le mot n'apparaît que 30 fois dans les autres livres.

⁵⁰ A. DEBRU, « *In respiritu* (*Nat. Deor.* II, 136) : l'expression de la respiration en latin », in A. DEBRU – N. PALMIERI (éds), *Docente natura : Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à G. Sabbah*, Saint Étienne, 2001, p. 57-67.

⁵¹ *Nat.* II, 138 et *Tusc.* I, 24 et 42 (cf. A. PITTET, « Notes sur le vocabulaire philosophique de Sénèque », *REL* 12 [1934], p. 92).

⁵² Fr. DAMIÀNO BERGE, « Spiritus “o ar flutuante” », *Humanitas* 3 (1951), p. 218-219 et DEBRU, *l.c.* (n. 50), p. 60.

⁵³ LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 44) [1973], I, p. 76.

⁵⁴ R. MONTANARI CALDINI, « La terminologia latina dei corpi celesti », *A&R* 24 (1979), p. 162 et M. LIPKA, *Language in Vergil's Eclogues*, Berlin/New York, 2001, p. 152.

⁵⁵ D. LIUZZI, « *Stella, astrum, signum, sidus* negli “Astronomica” di Manilio », *CCC* 7 (1989), p. 43-51 (spéc. p. 46-47).

⁵⁶ P.J. DEL REAL FRANCIA, « “Sidus, signum, astrum” y “stella” en Germánico », in *Charisterion, Francisco Martín García oblatum*, Cuenca, 2004, p. 329-338 [non uidi]. À une seule exception (99), *astrum* occupe le dernier pied du vers.

⁵⁷ Je me fonde sur les statistiques établies par LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 44) [1973], I, p. 85 et *Les noms latins d'astres et de constellations*, Paris, 1977, p. 38-40 (« étude comparative de *Stella, Sidus, Signum, Astrum* »). Dans l'ensemble de l'œuvre philosophique de Sénèque, on trouve 5 fois *astrum* contre 175 occurrences de *sidus*. Une même aversion apparaît chez Pline l'Ancien (seulement 3 emplois de *astrum* dans les livres II et XVIII). Voir *TLL* II, 969, 18-29.

⁵⁸ LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 44) [1973], I, p. 49-75.

dans le livre VII⁵⁹, *sidus* 33 et *signum* 3. Même si les expressions pour désigner les planètes ne sont pas fixes, on ne peut que donner raison à Sénèque d'avoir évité *astrum*, car, dans le système terminologique latin des corps célestes, cet emprunt constitue un élément superflu. C'est d'une certaine façon un luxe qui n'ajoute rien par rapport aux termes indigènes. La seule occurrence d'*astra* dans les *NQ* se trouve dans un passage, stylistiquement plus élevé, du livre VII⁶⁰, qui est comme un hymne, inspiré par le spectacle merveilleux du monde, qui met en valeur la nature divine des corps célestes. En revanche, *astra* est un des termes préférés par Sénèque dramaturge, puisqu'on en relève 61 emplois dans les tragédies, alors que *sidus* n'y apparaît que 47 fois⁶¹. Sans doute cet emprunt au grec, qui éveille l'univers culturel de la Grèce, est-il ressenti par Sénèque comme un vocable plutôt réservé aux poètes, chez qui il prend parfois le sens vague de « ciel ».

Quand c'est possible, Sénèque s'efforce donc de se servir d'une terminologie latine plutôt que de proposer la simple translittération du terme grec⁶². Il cherche dans sa propre langue des équivalents acceptables des termes grecs. Il emploie *collectio*⁶³ « argumentation, raisonnement » (V, 8, 2)⁶⁴, calque du mot grec, plutôt que *sylogismus*, qu'il utilise pourtant à trois reprises dans les lettres (83, 18 ; 108, 12 ; 113, 26). Il ne s'agit pas là de chauvinisme, mais d'un effort d'adaptation visant à élargir le public. Cette volonté d'être Latin se fait clairement jour dans un passage du livre VI (14, 2), où deux termes latins *suspirium* et *anhelitus* désignent l'asthme⁶⁵. Si ces deux mots témoignent des efforts de Sénèque pour utiliser, là où c'est possible, une terminologie latine, ils montrent aussi que le philosophe est influencé par la langue médicale de son temps. *Suspirium* – *λειποφυχία* en grec – apparaît plusieurs fois dans les *Compositiones* de Scribonius Largus, chez Columelle, chez Pline l'Ancien et chez les médecins tardifs, où il est cependant souvent accompagné du terme grec, qui apparaît du reste aussi parfois seul⁶⁶. Il est assez piquant de remarquer que seul Celse, dans le chapitre du livre IV du *De medicina* consacré à l'asthme (8), ne veut connaître que le mot grec pour désigner cette maladie⁶⁷. L'utilisation par Sénèque du mot latin plutôt

⁵⁹ D. VOTTERO, « Note sulla lingua e lo stile delle “Naturales quaestiones” di Seneca », *AAT* 119 (1985), p. 77.

⁶⁰ VII, 1, 2.

⁶¹ BRAVO DÍAZ, *l.c.* (n. 48) [1991], p. 37-42. En poésie, *sidus* est attesté pour la première fois chez Accius (679 R³ [712 Dangel]), en prose chez Varron (*L.* VII, 14...) et Cicéron (*Rep.* III, 3).

⁶² Beaucoup d'auteurs proposent des périphrases comme *siderum ratio* ou *caeli ratio* plutôt que l'emprunt *astrologia* (attesté depuis Cicéron et Varron). Voir LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 44) [1973], I, p. 29-30 et J. ANDRÉ, « Sur la constitution des langues techniques en latin », *Études de lettres* 1 (1986), p. 7.

⁶³ DIAZ Y DIAZ, *l.c.* (n. 35) [1966], p. 74. Un synonyme apparaît dans *Ep.*, 82, 9 : *interrogatio*, d'origine cicéronienne.

⁶⁴ *Ep.*, 48, 6 ; 82, 9 ; 85, 3.

⁶⁵ A. SETAIOLI, « Seneca e il greco della medicina », *Vichiana* 12 (1983), p. 294 et n. 13 ; DEBRU, *l.c.* (n. 50), p. 61-62.

⁶⁶ FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 86-87.

⁶⁷ D.R. LANGSLOW, *Medical Latin in the Roman Empire*, Oxford, 2000, p. 117.

que l'emprunt n'est certainement pas innocente. Le passage des *NQ* peut être rapproché de la lettre 54, 1, où Sénèque fait part à Lucilius d'une attaque d'asthme dont il a été victime⁶⁸. Il feint d'ignorer le mot grec du mal qui l'affecte et se satisfait de *suspirium* – qui continue d'avoir chez lui son sens ancien de « soupir », signe de colère ou d'inquiétude⁶⁹ – en ajoutant une remarque métalinguistique qui en dit long sur ses intentions : *nullum [i.e. genus malae ualetudinis] mihi ignotum est. Vni tamen morbo quasi adsignatus sum, quem quare Graeco nomine appellem nescio : satis apte dici suspirium potest.* Le choix du vocable latin dénote sans doute une intention ironique, une sorte de clin d'œil à l'adresse de Celse ou d'autres médecins, qui sont des *transfugae ad Graecos*, selon l'expression de Pline l'Ancien (XXIX, 17) et se servent du grec avec une certaine désinvolture. Contrairement à Sénèque, Celse a tendance à utiliser des emprunts grecs même là où il disposait d'équivalents latins. Peut-être est-ce, plus largement, une réaction de la part du stoïcien, dont l'intérêt pour la médecine remonte à ses contacts avec l'école des Sestii⁷⁰, durant sa jeunesse, à l'omniprésence, à Rome, de la médecine grecque et à la difficulté, dont les médecins latins se montrent conscients, d'élaborer une terminologie médicale en langue latine⁷¹. La proportion d'hellénismes lexicaux chez les médecins latins est en effet plus forte que chez les autres techniciens⁷².

Pour les mots qui sont moins bien intégrés au lexique latin, il arrive que Sénèque dote un emprunt au grec, implicitement ou explicitement, du droit de cité en latin (*ciuitas*)⁷³, en lui conférant toute l'ampleur de signification qu'il avait dans la langue d'origine. Cette tendance correspond à la volonté de mettre à profit toutes les ressources linguistiques de la langue pour pallier l'*egestas* du latin. Le bilinguisme devient en quelque sorte un thème de réflexion lorsque des problèmes linguistiques se font jour et que les concepts latins manquent. Deux cas intéressants se trouvent dans

⁶⁸ A. BOURGERY, *Sénèque prosateur. Études littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le philosophe*, Paris, 1922, p. 298.

⁶⁹ *Ir.* I, 1, 3 et II, 3, 2 ; *NQ* VI, 32, 8.

⁷⁰ U. CAPITANI, « I Sestii e la medicina », in Ph. MUDRY – J. PIGEAUD (éds), *Les Écoles médicales à Rome. Actes du 2^e Colloque international sur les textes médicaux latins antiques, Lausanne, septembre 1986*, Genève, 1991, p. 115-123.

⁷¹ I. MAZZINI, « Il greco nella lingua tecnica medica latina », *AFLM* 11 (1978), p. 543-556 (spéc. p. 546-547) et, pour Celse en particulier, U. CAPITANI, « A.C. Celso e la terminologia tecnica greca », *ASNP* III, 5/2 (1975), p. 449-518.

⁷² On verra les conclusions de l'étude de Mazzini (n. 71) et surtout le chapitre de Langslow, *o.c.* (n. 67), p. 76-139 (spéc. 119-121 à propos de Celse), qui conclut toutefois en disant : « the question of Celsus' general attitude to Greek terms remains delicately balanced... while he is no reckless manufacturer of Latin terms to replace those of his Greek models, in the lexical fields central to medicine he is more Latinizer than a Hellenizer ».

⁷³ Voir *Ep.*, 120, 4 : *per analogiam [...] Hoc uerbum, cum Latini grammatici ciuitate donauerint, ego dammandum non puto.* Voir O. WENSKUS, « Reflexionen zu fachsprachlichen Phänomenen in der Antike und Spätantike », in L. HOFMANN *et al.* (eds), *Fachsprachen. Ein internationales Handbuch zur Fachsprachenforschung und Terminologiewissenschaft. Languages for Special Purposes. An International Handbook of Special-Language and Terminology Research*, Berlin/New York, 1998, p. 298 ; FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 94, n. 64. On trouve aussi l'image chez Quintilien, VIII, 1, 3.

les *NQ*. Un passage du premier livre (I, 11, 2) montre que l'emprunt est admissible en dernier recours⁷⁴, lorsque toutes les autres solutions envisagées apparaissent comme peu satisfaisantes. Devant rendre le terme astronomique *παράλλαξις*, – le phénomène météorologique du parhélisme qui fait apparaître plusieurs soleils –, Sénèque écarte d'abord la paraphrase (*imagines solis*), puis le terme impropre utilisé par les historiens des générations précédentes (*soles*)⁷⁵ – en précisant le registre : *utar enim historica lingua* – et conclut en disant *nihil ergo prohibet illas parhelia uocari*⁷⁶. Il opte donc en dernière analyse pour l'emprunt, que l'on retrouve plus loin dans le texte (I, 11, 3 et I, 13, 1⁷⁷). Malgré l'affirmation *nihil prohibet...*, l'embarras de Sénèque est évident. Ce malaise est illustré par l'utilisation alternative, dans le premier livre, d'autres vocables impropres⁷⁸ : *imagines solis/soles* (I, 11, 2), *simulacra talia* (I, 13, 1), *nubes quae hoc praestant/eiusmodi simulacra* (I, 13, 2), *hi soles* (I, 13, 3)⁷⁹. Un autre passage (V, 16, 4-5), relatif à la nomenclature des vents, montre que Sénèque accepte l'emprunt⁸⁰, mais seulement après avoir donné le nom latin équivalent, en l'occurrence *uolturnus*, qui est un régionalisme propre à l'Apulie⁸¹ (Tite-Live, XXII, 46, 9 et 43, 10) : *ab oriente hiberno εἰς ὄρος exit, quem nostri uocauere uolturnum et Livius hoc illum nomine appellat [...] Varro quoque hoc nomen usurpat, sed et eurus iam ciuitate donatus est et nostro sermone non tamquam alienus interuenit [...] aequinoctialis occidens favonium mittit, quem zephyrum esse dicent tibi, etiam qui graece nesciunt loqui*. Pour caractériser le degré d'intégration de ce mot dans la langue latine, Sénèque s'appuie sur le bilinguisme. Même quelqu'un qui ignorerait le grec devrait connaître le mot et sa signification. L'origine grecque du mot n'est donc plus ressentie. Dans les deux cas, il s'agit d'emprunts superflus, puisque la langue latine dispose désormais d'équivalents qui ont la même signification. Sénèque souligne que les deux emprunts au grec *eurus* et *zephyrus* appartiennent de plein droit au vocabulaire latin⁸². Pour *eurus*, qui est le seul nom de vent qui n'a pas été traduit chez

⁷⁴ GAULY, *o.c.* (n. 1), p. 77.

⁷⁵ LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 57) [1977], p. 55 ; SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 32, n. 133.

⁷⁶ Comparer avec *Ep.* 95, 65 : *nihil enim hoc uerbo uti prohibet*.

⁷⁷ Passages où le mot devrait être écrit en graphie latine, comme le propose VOTTERO, *l.c.* (n. 32) [1974], p. 335.

⁷⁸ Sur les désignations alternatives d'un même phénomène physique, VOTTERO, *l.c.* (n. 59) [1985], p. 77.

⁷⁹ LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 57) [1977], p. 61.

⁸⁰ F.O. WEISE, *Die griechischen Wörter im Latein*, Leipzig, 1964 [1882], p. 213.

⁸¹ J.N. ADAMS, *The Regional Diversification of Latin 200BC-AD 600*, Cambridge, 2007, p. 228-229.

⁸² Vottero (*l.c.* [n. 32] [1974], p. 331) propose une graphie grecque pour la première occurrence, puis une graphie latine pour les suivantes. On notera que, malgré le témoignage de Sénèque, Apulée (*De mundo*, 11) donne encore l'équivalent culturel du zéphyr (*Zephyrus, quem Romana lingua fauonium nouit*).

Vitruve⁸³, il utilise l'image assez familière de l'octroi de la *ciuitas*⁸⁴, que l'on trouve aussi dans les lettres à propos des termes *aetiologia* (95, 65) et *analogia* (120, 4)⁸⁵.

Un procédé plus subtil apparaît dans un passage du troisième livre (25, 12) : l'extension sémantique d'un terme⁸⁶. Sénèque n'hésite pas à reprendre de ses sources grecques des démonstrations qui utilisent des arguments linguistiques pour expliquer une réalité et à puiser dans le fonds constitué du lexique en étendant la polysémie des mots. C'est ce qu'il fait lorsqu'il soutient que le cristal de roche dérive de la glace, parce qu'en grec les deux matières sont désignées par le terme *κρύσταλλος*⁸⁷.

Quis non grauissimas esse aquas credat quae in crystallum coeunt? Contra autem est. Tenuissimis enim hoc euenit, quas frigus ob ipsam tenuitatem facillime gelat. Unde autem fiat eiusmodi lapis, apud Graecos ex ipso nomine apparet; *κρύσταλλον* enim appellant aequae hunc perlucidum lapidem quam illam glaciem ex qua fieri lapis creditur. Aqua enim caelestis minimum in se terreni habens, cum induruit, longioris frigoris pertinacia spissatur magis ac magis, donec omni aere excluso in se tota compressa est, et umor qui fuerat lapis effectus est.

« Qui ne penserait que les eaux qui se changent en glace sont de toutes les plus pesantes ? Le contraire est vrai. Ce sont les eaux les plus légères que le froid congèle le plus facilement à cause de leur légèreté même. Quant à la pierre qui ressemble à la glace, le nom même qu'elle porte chez les Grecs indique comment elle se forme. Ils appellent cristal aussi bien la pierre transparente que la glace dont on croit qu'elle provient. L'eau du ciel contient en effet extrêmement peu d'éléments terreux. Quand elle s'est durcie, la persistance du froid la condense de plus en plus, jusqu'à ce que, ayant éliminé l'air qu'elle contenait, elle se soit complètement comprimée en sa propre substance et que, de liquide, elle soit devenue pierre ».

Sénèque ne prend pas la peine d'indiquer l'absence en latin d'un terme équivalent. C'est seulement après avoir introduit l'emprunt qu'apparaît la distinction entre *perlucidus lapis* et *glacies*. Depuis le début, Sénèque charge l'emprunt du sens ambivalent du mot grec, ce qui présuppose que le lecteur connaît la signification du grec *κρύσταλλος*, dont l'emprunt latin n'est pas chargé avant lui⁸⁸.

⁸³ Il faut supposer que cet emprunt était déjà fréquent à l'époque de Vitruve. Voir K. NIELSEN, « Remarques sur les noms grecs et latins des vents et des régions du ciel », *C&M* 7 (1945), p. 82-83 et 97-98.

⁸⁴ M.A. CERVELLERA, « Alcune notazioni su tematica e metafora del potere in Seneca », *Rudiae* 4 (1992), p. 113.

⁸⁵ O. WENSKUS, « Markieren der Basissprache in lateinischen Texten mit griechischen Einschaltungen und Entlehnungen », *IF* 101 (1996), p. 235 et FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 94, n. 64.

⁸⁶ SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 18, n. 69.

⁸⁷ VOTTERO, *l.c.* (n. 32) [1974], p. 333. Voir GELL., XIX, 5, 5.

⁸⁸ Vottero (*l.c.* [n. 32] [1974], p. 333) propose la graphie grecque pour la seconde occurrence de *κρύσταλλον*.

Le caractère très spécialisé de la matière traitée oblige Sénèque à utiliser des termes grecs que personne n'a employés avant lui. Pour cette raison, ces mots grecs ne peuvent être considérés comme des emprunts naturalisés et devraient donc apparaître en lettres grecques dans les éditions⁸⁹. On relève essentiellement deux endroits où apparaissent des mots grecs non acclimatés. Dans le premier livre (14, 1), trois noms de météores sont cités sous leur forme grecque : *bothyni* (« trous ») – *pithiae* (« pithies ») – *chasmata* (« chasmes »)⁹⁰. Sénèque n'a pas cherché d'autre solution. Dans le livre cinq, entièrement consacré aux vents, après un exposé général sur la nature du vent, Sénèque décrit une rose à douze vents dans laquelle chaque vent est doté de deux vents collatéraux, selon une méthode déjà appliquée par Varron⁹¹. Il présente chaque vent en particulier en mentionnant son origine et l'époque de l'année durant laquelle il souffle (V, 16, 4-6).

[4] Qui surgit ab oriente aequinoctiali, **subsolanus apud nos dicitur, Graeci illum ἀφελιώτην uocant**. Ab oriente hiberno εὐρος exit, **quem nostri uocauere uulturnum**, <T.> Liuius hoc illum nomine appellat in illa pugna Romanis parum prospera in qua Hannibal et contra solem orientem exercitum nostrum et contra uentum constitu<t>um uenti adiutorio ac fulgoris praestrinentis oculos hostium uicit; Varro quoque hoc nomen usurpat, **sed et eurus iam ciuitate donatus est et nostro sermoni non tamquam alienus interuenit**. Ab oriente solstitiali excitatum **καικίαν Graeci appellant; apud nos sine nomine est**. [5] Aequinoctialis occidens **fauonium** mittit, **quem zephyrum esse dicent tibi etiam qui graece nesciunt loqui**. A solstitiali occidente **corus** uenit, **qui apud quosdam <a>rg<e>stes dicitur**, mihi non uidetur, quia cori uiolenta uis est et in unam partem rapax, argestes fere mollis est et tam euntibus communis quam redeuntibus; ab occidente hiberno **africus** furibundus et ruens; **apud Graecos λίψ dicitur**. [6] A septemtrionali latere summus est aquilo, medius septemtrio, imus **θρασκίας**; **huic deest apud nos uocabulum**. A meridiano axe εὐρόνοτος est; deinde **νότος, latine auster**; deinde **λευκόνωτος, qui apud nos sine nomine est**.

«[4] Le vent qui vient de l'orient équinoxial est appelé par les Romains *subsolanus*, ἀφελιώτης par les Grecs. L'eurus vient de l'orient d'hiver. Les Romains l'ont appelé Vulturnus et Tite-Live lui donne ce nom à propos de la bataille désastreuse dans laquelle Hannibal s'arrangea pour que notre armée eût contre elle le soleil qui se levait et ce vent, et la vainquit grâce au secours et du vent et du soleil qui éblouissait par son éclat les yeux de ses ennemis. Varron se sert du même nom. Mais le mot *eurus* a déjà reçu droit de cité et ne donne plus l'impression d'un intrus dans notre langue. De l'orient solsticial nous arrive un vent que les Grecs appellent *καικίας* et qui n'a pas de nom en latin. [5] L'occident équinoxial nous envoie le favonius, qu'appelleront zéphyr ceux qui ne savent pas le grec. De l'occident solsticial souffle le corus.

⁸⁹ VOTTERO, *l.c.* (n. 32) [1974], p. 319-320.

⁹⁰ WEISE, *o.c.* (n. 78), p. 248.

⁹¹ GROSS, *o.c.* (n. 1), p. 228-234.

Quelques-uns l'appellent argestes ; mais je crois qu'il y a là deux vents différents : le corus est violent et se déchaîne toujours dans le même sens ; l'argestes est ordinairement doux et sert aux voiliers qui s'en vont, comme à ceux qui reviennent. De l'occident hivernal souffle un vent rapide et furieux, l'africanus, que les Grecs appellent λίψ. [6] Du nord-est vient l'aquilon ; du nord, le septentrion ; du nord-ouest, le thraskias, qui n'a pas de nom en latin. De l'axe austral nous arrivent d'abord l'euronotus, puis le notus, l'auster des Latins ; ensuite, le λευκόνοτος qui n'a pas reçu de nom chez nous. »

Le texte de Sénèque, qui se situe dans une longue tradition s'étendant de Vitruve à Isidore de Séville, se caractérise par une grande précision terminologique, qui contraste avec les exposés, moins riches en détails, des autres auteurs qui ont écrit sur le même sujet⁹². Sénèque prend soin de bien distinguer la nomenclature des Grecs de celle des Latins et il ne méconnaît pas les lacunes de la terminologie latine (*apud nos sine nomine est ; huic deest apud nos uocabulum*). Il constate que les Romains n'ont pas de dénomination propre pour *caecias*, *euronotus*, *libonotus* et *thraskias*, mais qu'ils se servent des vocables grecs. Les noms des vents qui apparaissent dans ce passage peuvent être répartis en trois groupes⁹³ : les noms latins véritables, les noms imités ou traduits du grec et les noms adoptés du grec tels quels. Les Romains avaient des dénominations propres pour les vents des quatre directions majeures qui ont été peu à peu supplantées par des noms grecs, naturalisés en latin. On trouve donc des couples tels que *uolutrunus/eurus*, *favonius/zephyrus*, *caurus/argestes*, *auster/notus*, *aquilo/boreas*. À cet ensemble s'ajouteront bientôt de nouvelles désignations comme *subsolanus*, calque étymologique pour ἀφελιώτης, ou *africanus*, pour λίψ.

3. Traductions (littérales) de termes grecs sans mention du terme original

Pour traduire certains termes techniques grecs employés par ses prédécesseurs grecs (surtout Posidonios) – notamment, dans le livre sept, ceux qui désignent les différentes espèces de météores et de comètes, Sénèque emploie des termes que l'on trouve déjà avant lui soit chez des poètes, en particulier Manilius, soit chez Pliny l'Ancien. Il s'agit en quelque sorte de traductions devenues canoniques. Les Latins se sont efforcés de trouver dans leur langue un mot usuel qui soit l'équivalent du modèle grec et puisse revêtir une signification spécialisée dans le domaine astronomique⁹⁴. Sénèque est bien conscient que ses prédécesseurs lui ont facilité la tâche. La remarque

⁹² Br. ROCHETTE, « Die Übersetzung von Fachbegriffen bei Apuleius », in Th. FÖGEN (ed.), *Antike Fachtexte*, Berlin/New York, 2005, p. 306-309.

⁹³ Ph. FLEURY, « Les roses des vents latines », *Euphrosyne* 19 (1991), p. 67-68 et C. GUZMÁN ARIAS, « Algunas características de los vientos en los prosistas científicos latinos », in J.M. MAESTRE MAESTRE *et al.* (eds), *Estudios sobre Columela*, Cádiz, 1997, p. 213-227 (spéc. p. 215).

⁹⁴ R. MONTANARI CALDINI, « La terminologia astronomica : problemi di traduzione », in R. DEGL'INNOCENTI PIERINI – S. ORLANDO – M.P. PIERI (eds), *La traduzione fra antico e moderno. Teoria e prassi. Atti del Convegno Firenze, 6-7 dicembre 1991*, Florence, 1994, p. 23-39.

qu'il fait à propos de l'aisance avec laquelle on peut rendre ἄλω (le cercle lumineux autour du soleil ou d'autres astres)⁹⁵ par *corona* est éclairante : *hunc circum Graeci ἄλω uocant, nos dicere coronam aptissime possumus* (I, 2, 1)⁹⁶. Sénèque insère ici une « note de traducteur »⁹⁷ (*x aptissime* [ou d'autres adverbes] *y dicimus*) en utilisant un adverbe au superlatif qui indique que la traduction proposée est reçue. *Corona* se trouve en effet déjà chez Varron⁹⁸ et Manilius⁹⁹. Sénèque ressent cet emprunt ancien au grec κορώνη comme acclimaté¹⁰⁰ et l'utilise souvent dans les *NQ* à côté du terme proprement latin (*area*) pour désigner ce phénomène (I, 2, 3)¹⁰¹.

4. Traductions et périphrases avec mention du terme grec : binômes bilingues

Il arrive que Sénèque propose une traduction d'un terme technique grec en prenant soin de donner, comme le font souvent les techniciens, le terme grec traduit et en utilisant la relative courante dans la prose technique *x quod Graeci y uocant* ou le contraire *x quod nostri y uocant*¹⁰² ou encore *x quod Latine y dicitur*. Il s'agit des binômes bilingues bien connus dans les traités techniques¹⁰³. Cette formule suggère soit une transposition d'une langue à l'autre, soit l'idée d'une découverte parallèle. Sénèque rend parfois le terme grec par un seul mot latin, qui est toutefois considéré comme moins précis que le terme grec. Dans d'autres cas, il n'a d'autre choix que de recourir à une périphrase, selon le principe énoncé par Quintilien (XII, 10, 34) : *neesse sit transferre aut circumire*. Parmi les quelque seize cas de binômes explicites présents dans les *NQ*, voici les plus intéressants.

- 1 I, 15, 1 : *fulgores... quomodo fiunt quos Graeci σέλα appellant* ? Le terme *fulgor* est le calque sémantique du grec φλόξ, aussi rendu par *ardor*, un des termes que les poètes emploient pour exprimer la notion d'astre (« corps de feu »).
- 2 I, 15, 3 : *Ab his tacta nos dicimus <siderata, id est> icta sine fulmine, quae ἀστερόπληκτα Graeci uocant*. Les manuscrits ne donnent pas la graphie

⁹⁵ P. ROSSI, « Corone, aloni ed arcobeleno, nelle *Naturales Quaestiones* di Seneca », *Aufidus* 15 (1991), p. 77-81.

⁹⁶ *Corona* montre aussi à quel niveau social s'est opéré le transfert. Le terme plus recherché στέφανος n'a donné aucun emprunt (cf. LE BOEUFFLE, *o.c.* [n. 57] [1977], p. 99). Sur l'adverbe *aptissime*, qui souligne la correspondance entre le mot grec et sa traduction en latin, FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 82.

⁹⁷ Chr. NICOLAS, « La note de traducteur antique et le niveau méta- de la traduction ou Quand la patte du traducteur se prend dans le fil du texte », in B. BORTOLUSSI *et al.* (eds), *Traduire, Transposer, Transmettre dans l'Antiquité gréco-romaine*, Paris, 2009, p. 61-89, spéc. p. 79-89.

⁹⁸ *Apud* PLINIE, XVIII, 348.

⁹⁹ I, 755. Voir A. LE BOEUFFLE, *Astronomie, astrologie. Lexique latin*, Paris, 1987, p. 106 (n° 338, c).

¹⁰⁰ *TLL* IV, 987, 1-15.

¹⁰¹ GROSS, *o.c.* (n. 1), p. 36-39.

¹⁰² I, 5, 1 ; V, 8, 1 ; V, 12, 1 ; V, 13, 3... VOTTERO, *l.c.* (n. 59) [1985], p. 81-82.

¹⁰³ Ils ont été étudiés récemment dans la prose cicéronienne par Chr. NICOLAS, *o.c.* (n. 11).

grecque. Le terme grec, qui est un *hapax*, est une conjecture de L. Jan en se fondant sur *asperoplectra* des manuscrits. Quant au mot latin, il pose aussi des problèmes : *siderata, fulgurata, fulgurita* (?).

- 3 V, 8, 1 : *quomodo ergo talis flatus concipitur quem Graeci ἐγκολπίαν uocant* ? Dans sa classification des phénomènes météorologiques, Pline l'Ancien (II, 146 ; 130-131) distingue les *uenti* proprement dits, intégrés à l'ordre de l'univers, et les *flatus*, des courants d'air accidentels qui ont leur origine dans les diverses exhalaisons du globe. Chez Sénèque, l'utilisation technique de ce terme n'est pas aussi explicite que chez Pline. Un passage du livre V (17, 5) suggère toutefois que *flatus* représente les vents locaux de caractère régional par rapport aux vents proprement dits, qui affectent toutes les régions du monde¹⁰⁴.
- 4 V, 12, 1 : *sunt quaedam genera uentorum quae ruptae nubes et in prouum solutae emittunt ; hos Graeci uentos ἐκνεφίας uocant*. Les mêmes remarques valent pour ce passage, où Sénèque renonce à traduire ἐκνεφίας. Il se contente d'une longue périphrase pour une catégorie de vents que Lucilius appelait *ex nimbo austelli* (529 Marx = 534 Krenkel)¹⁰⁵.
- 5 V, 13, 3 : *qui si pugnacior est ac diutius uolutatus, inflammatur et efficit quem προσητήρα Graeci uocant ; hic est igneus turbo*. Ne pouvant trouver de terme correspondant à προσητήρ, Sénèque se contente d'une périphrase approximative, selon un principe énoncé par Cicéron (*Fin.* III, 15 : *equidem soleo etiam, quod uno Graeci, si aliter non possum, idem pluribus uerbis exponere*). Le même procédé est utilisé à propos de *cholazophylaces* (IV, 6, 2) – pour lequel on doit plutôt adopter la graphie grecque¹⁰⁶, des hommes qui, dans la cité de Cléon, avaient pour tâche d'observer les nuages pour prédire la chute de la grêle. Sénèque propose une périphrase¹⁰⁷ : *speculatores uenturae grandinis*. Dans ce cas, la périphrase se comprend plus facilement, puisque le mot grec est un composé – type de mot courant en grec, mais moins facile à former en latin. De telles périphrases ne sont pas rares chez Sénèque. On en dénombre au moins trois autres, toutes dans les *Lettres à Lucilius* : οἰκονομική / *administrandae familiaris rei scientia* (89, 10), χαρακτηρισμός / *signa cuiusque uirtutis ac uitii et notas reddens* (95, 65), ψυχρολόγος / *frigidae cultor* (53, 3)¹⁰⁸.

¹⁰⁴ BRAVO DÍAZ, *l.c.* (n. 39), p. 31-32.

¹⁰⁵ I. MARIOTTI, *Studi luciliani*, Florence, 1960, p. 124.

¹⁰⁶ Comme le recommande Vottero (*l.c.* [n. 32] [1974], p. 337), contrairement à Gercke et Oltramare, qui adoptent la graphie latine. Voir L-S-J, s.v (p. 1970).

¹⁰⁷ Voir aussi *Ep.*, 89, 10 et 17.

¹⁰⁸ VOTTERO, *l.c.* (n. 32) [1974], p. 337. Il s'agit d'un procédé couramment utilisé par les techniciens. Chez Celse, on trouve *cupidus litterarum* pour φιλόλογος et *sapientiae professor* pour φιλόσοφος. On verra S. SCONOCCHIA, « Sui grecismi di Celso : i calchi » in S. SCONOCCHIA et al. (ed.), *Lingue tecniche del grec e del latino II. Atti del II Seminario internazionale sulla letteratura scientifica e tecnica greca e latina (Trieste, 4-5 ottobre 1993)*, Bologne, 1997, p. 211-225 (spéc. p. 224) et P. TONINATO, « Metafore della medicina in Celso », in S. SCONOCCHIA – L. TONEATTO (eds), *o.c.* (n. 3), p. 202-207.

Comme Apulée ou Aulu-Gelle, Sénèque recourt volontiers, pour traduire la terminologie grecque, aux termes archaïques, considérés, selon les thèses des stoïciens, comme plus proches du *logos* universel (VI, 21, 2)¹⁰⁹. Cette recherche des *prisca uerba* se fait jour à maintes reprises dans les *NQ*. Un exemple intéressant se trouve dans le livre II (7, 2)¹¹⁰, où *circumstantia* est proposé comme traduction de ἀντιπερίστασις : *hanc nostri*¹¹¹ *circumstantiam, Graeci ἀντιπερίστασιν appellant*¹¹². Sénèque reprend, sans doute indirectement, le terme *circumstantia* à Caton (*Origines* 4, 7a Beck-Walter [Gell., III, 7, 5] : *tribunus... ostendit exitium de... hostium circumstantia maturum*), où il n'a pas de sens technique ou philosophique, et lui donne une autre signification en s'inspirant peut-être de la langue des écoles des rhéteurs¹¹³. Le terme *περίστασις* désignait en effet, dans la doctrine d'Hermagoras de Temnos, l'ensemble des circonstances particulières, les « hypothèses » par opposition aux « thèses ». Ce concept a été rendu par les rhéteurs latins par *circumstantia*¹¹⁴. Il est possible que Sénèque ait connu le terme *circumstantia* qu'utilisaient les rhéteurs pour désigner la *περίστασις* d'Hermagoras¹¹⁵. Le philosophe aurait employé sans difficulté le mot latin pour désigner l'*antiperistasis* de la physique grecque, puisque *circumstantia* est le calque exact du terme grec. Le mot latin n'est toutefois pas adéquat pour indiquer le concept que Sénèque veut exprimer ici : *quae (aequa) sic corpora accipiunt ut semper in contrarium acceptis refuant*. Il est question, dans ce passage, de la résistance que les liquides opposent aux corps dont ils sont pénétrés et de la force qu'ils exercent en sens contraire au mouvement des mêmes corps. Dans le mot grec, cette idée est exprimée par le préfixe *anti-*, qui a disparu dans le terme latin. *Circumstantia* indique seulement que le liquide entoure le corps qui est en mouvement en lui, non qu'il lui oppose une résistance. Le mot *circumstantia* amène aussi le verbe *circumsistit* : *quae in aere quoque sicut in aqua fit : circumsistit enim omne corpus a quo impellitur*. Le verbe n'est pas non plus satisfaisant, car l'idée est que l'air oppose une résistance et provoque un mouvement contraire à celui du corps qui le pénètre. L'emploi de termes latins de structure étymologique symétrique aux mots grecs est un procédé fréquent chez Sénèque, même s'il se rend compte que le calque peut être inadéquat s'il va à l'encontre de l'esprit et de l'habitude de la langue (cf.

¹⁰⁹ A. SETAIOLI, « Seneca e gli arcaici », in *Seneca facundus. Aspetti della lingua e dell'ideologia senecana*, Bologne, 2000, p. 219-231 (voir surtout la conclusion, p. 230-231).

¹¹⁰ A. SETAIOLI, *Teorie artistiche e letterarie di L. Anneo Seneca*, Bologne, 1971, p. 244-246 ; *l.c.* (n. 24) [1984], p. 32, n. 133.

¹¹¹ Le terme *nostri*, opposé à *Graeci*, désigne les Romains en général, et pas nécessairement la tradition philosophique latine. La même équation apparaît en V, 16, 5 à propos du vent *eurus* (cf. ADAMS, *o.c.* [n. 79], p. 229, n. 117).

¹¹² DIAZ Y DIAZ, *l.c.* (n. 35) [1966], p. 78.

¹¹³ A. ERNOUT, *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, 1954, p. 88 (avec renvoi à QUINT., V, 10, 104) ; SETAIOLI, *o.c.* (n. 108) [1971], 243-246.

¹¹⁴ *TLL* III, 1173, 16 sv.

¹¹⁵ QUINT., V, 10, 104.

Ep., 58, 9, 2 à propos du couple ἀπάθεια-*impatentia*)¹¹⁶. On voit bien pourquoi Sénèque prend ce parti. Transposer phonétiquement un mot grec aurait pour conséquence la création d'un jargon incompréhensible à l'extérieur du cercle étroit des philosophes. Sénèque n'oublie jamais que son lecteur n'est pas un spécialiste.

5. Néologismes

Un passage du livre II (56), où Sénèque évoque la doctrine des *fulmina* d'Héraclite et récupère d'anciens termes de la science fulgurale en citant Caecina, invite à examiner la question des néologismes. Le néologisme est considéré dans tous les cas comme un vocable hors du commun (*Ep.*, 108, 37 et 114, 16), rejeté lorsqu'il n'est qu'une coquetterie inutile, mais accepté et pratiqué quand il a une utilité philosophique, en particulier pour la traduction¹¹⁷. Sénèque crée un grand nombre de néologismes – 700, selon le relevé d'A. Bourgery¹¹⁸, pour l'ensemble de l'œuvre philosophique – ou reprend des créations antérieures (*Ep.*, 96, 65 : *praeceptio*) en les dotant parfois d'un sens nouveau. Pour Sénèque, le néologisme est comme un mal nécessaire. Il avoue (III, 18, 7) qu'il ne peut s'empêcher d'user d'alliances de mots hardies et impropres : *non tempero mihi quin utar interdum temerarie uerbis et proprietatis modum excedam*. Dans cette phrase au style un peu baroque, l'adverbe *temerarie* est précisément un néologisme. Dans certains cas, il s'excuse de devoir recourir à une création nouvelle et de devoir faire violence à la langue (*Ep.*, 58 : *si pateris*)¹¹⁹, comme le faisait déjà Cicéron en employant des formules d'atténuation comme *quasi, ut ita dicam* ou *dixerim*¹²⁰. On trouve chez Sénèque l'idée que les néologismes s'accordent mal avec la dignité littéraire. Dans la lettre 117, 5, il dit que les philosophes latins *coaguntur uerba torquere* pour exprimer des concepts grecs. Il mentionne un néologisme en disant qu'il ne s'en servira pas ou en s'excusant¹²¹. Il fait de même dans un passage des *NQ* (II, 2, 4) relatif à l'atmosphère et aux substances. Sénèque propose *unitus*¹²², qui aurait sur *unus* l'avantage d'être plus clair, pour ἡνωμένος en mentionnant une *lingua philosophorum* : *expedire me poteram, si philosophorum lingua uti uoluisssem, ut dicerem unita corpora*.

Dans un passage du livre V (17, 3-4) qui suit la description de la rose à douze vents, Sénèque évoque les régions célestes et les deux moitiés du monde, celle au-dessus et celle en dessous de nous, séparées par une ligne¹²³.

¹¹⁶ P. GRIMAL, « Le vocabulaire de l'intériorité dans l'œuvre philosophique de Sénèque », in *Langue latine, langue de la philosophie (Actes du colloque organisé par l'École française de Rome, 17-19 mai 1990)*, Rome, 1992, p. 141-159 (spéc. p. 140-141).

¹¹⁷ Sénèque s'inscrit ici parfaitement dans une tradition qui se poursuivra chez les traducteurs chrétiens (cf. H. MARTI, *Übersetzer der Augustin-Zeit*, Munich, 1974, p. 83-86).

¹¹⁸ BOURGERY, *o.c.* (n. 67), p. 249-286.

¹¹⁹ PITTET, *o.c.* (n. 10) p. 78-79.

¹²⁰ Sénèque emploie *ut ita dicam* (I, 1, 5 ; II, 1, 5 ; 12, 1 ; 28, 3 ; III, 23 ; VI, 22, 3 ; VII, 1, 3), *ut puto* (I, 11, 3 ; V, 12, 1 ; VII, 8, 3), *puto* (II, 57, 2 ; VII, 10, 3).

¹²¹ Sur les néologismes, SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 24.

¹²² De même, *unitas* pour ἐνωτής. Voir SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 23.

¹²³ GROSS, *o.c.* (n. 1), p. 229.

Hanc lineam, quae inter aperta et occulta est, id est hunc circulum Graeci $\delta\rho\acute{\iota}\zeta\omicron\nu\tau\alpha$ uocant, **nostrī finitorem esse dixerunt, alii finiētem**. Adiciendus est adhuc meridianus circulus, qui $\delta\rho\acute{\iota}\zeta\omicron\nu\tau\alpha$ rectis angulis secat. Ex his quidam circuli in transversa currunt et alios interuentu suo scindunt. Necesse est autem tot aeris discrimina esse quot partes. Ergo $\delta\rho\acute{\iota}\zeta\omega\nu$, **siue finiēns circulus**, quinque illos orbes quos modo dixi fieri scindit et efficit decem partes, quinque ab ortu, quinque ab occasu. Meridianus circulus, qui in $\delta\rho\acute{\iota}\zeta\omicron\nu\tau\alpha$ incurrit, regiones duas adicit. Sic duodecim aer discrimina accipit et totidem facit uentos¹²⁴.

« Cette ligne, qui sépare la partie visible de la partie invisible, est celle que les Grecs appellent « horizon », les Romains *finitor* ou *finiens*. Il faut ajouter encore le cercle méridien qui coupe l'horizon à angles droits. Certains de ces cercles courent transversalement et en coupent d'autres. Il y a nécessairement autant de divisions de l'atmosphère qu'il y a de régions célestes. C'est pourquoi l'horizon, ou cercle limiteur, coupe les cinq zones dont je viens de dire la place, et forme dix parties, cinq au levant et cinq au couchant. Le méridien, qui est perpendiculaire à l'horizon, en ajoute deux. L'atmosphère a donc douze divisions et donne naissance au même nombre de vents ».

Les Grecs appelaient l'horizon $\delta\rho\acute{\iota}\zeta\omega\nu$ $\kappa\acute{\omicron}\nu\lambda\omicron\varsigma$, le « cercle limitateur ». Chez les écrivains techniques de l'Empire, on trouve l'emprunt direct¹²⁵. Les auteurs plus soucieux de latinité ont traduit soit par l'expression *finitor circulus* (14 % des emplois), soit par *finiens (circulus)*, à peine 7 %, malgré l'autorité de Cicéron¹²⁶, soit encore, plus tardivement, par *finalis circulus* (11 %). Dans le passage de Sénèque¹²⁷, le terme grec est suivi d'une explication latine sous forme de périphrase *siue finiēns circulus*¹²⁸. *Finiens* est dû à Cicéron (*Diu.* II, 92), tandis que *finitor* n'est pas attesté ailleurs, sauf chez Lucain (IX, 496) et chez des écrivains de la basse époque¹²⁹. Ce passage offre un cas intéressant de doublet (*finitor / finiens*), ce qui est assez fréquent dans la prose technique¹³⁰. Ici, les deux termes proposés ont la même racine et se différencient seulement par leur suffixe, donc seulement du point de vue morphologique. Dans la majorité des cas, les traductions doubles ou multiples sont des mots qui sont proches sur le plan sémantique, mais qui ne relèvent pas de la même racine. De telles traductions multiples sont le reflet des efforts des auteurs pour obtenir une

¹²⁴ Oltramare adopte la graphie grecque dans les quatre cas, mais Vottero (*l.c.* [n. 32] [1974], p. 334) fait remarquer qu'elle n'est nécessaire que lorsque Sénèque oppose le terme grec et le terme latin, c'est-à-dire seulement dans le premier cas, où l'on trouve la périphrase habituelle avec la précision explicite de l'appellation grecque.

¹²⁵ VITR., VI, 1, 15 ; HYGIN, *Astr.* I, 4, 2.

¹²⁶ *Diu.* II, 92 : *qui a Graecis $\delta\rho\acute{\iota}\zeta\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$ nominantur, a nobis finiētes rectissime nominari possunt*. Voir LE BOEUFFLE, *o.c.* (n. 97) [1987], p. 149 (n° 606).

¹²⁷ SETAIOLI, *o.c.* (n. 108) [1971], p. 243.

¹²⁸ Sur ce procédé, courant chez auteurs de traités techniques, FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 97 et n. 70.

¹²⁹ On trouve quatre exemples chez Martianus Capella. Voir *TLL* VI/1, 804, 7-15.

¹³⁰ FÖGEN, *l.c.* (n. 30) [2002], p. 265-266.

traduction aussi précise que possible, mais aussi pour ménager une *uariatio* dans le discours.

6. Métaphores

Reste un dernier procédé, plus complexe, mais aussi plus satisfaisant : la métaphore¹³¹. Sénèque cultive le langage imagé. Dans un développement du livre II (2, 3), il évoque la triple classification stoïcienne des *corpora* et présente la traduction de la distinction chrysippéenne entre σώματα ἐκ συναπτομένων, ἠνωμένα et ἐκ διεστώτων. Chez Sénèque, cette terminologie devient *corpora composita, continua* ou *unita* et *ex distantibus*. Les corps de la deuxième catégorie (*continua*) ont pour caractéristique de posséder l'*unitas* qui leur est assurée par l'*intentio*¹³² – traduction de πνεῦμα – et grâce à laquelle ils sont capables d'efforts¹³³. Mais Sénèque propose un synonyme de *continuus, contextus*, qui peut qualifier un corps doté d'*unitas*. Dans la lettre 72, 4, la joie du sage est comparée à un tissu que rien ne peut rompre¹³⁴. L'adjectif *contextus* s'inscrit donc dans la terminologie technique du stoïcisme. Sénèque est bien conscient qu'il s'écarte de la langue des philosophes et qu'il évite ainsi un néologisme (*unitus*)¹³⁵. Il exprime clairement son souci de la dignité littéraire de sa langue en disant : *uide quomodo auribus tuis parcam. Expedire me poteram, si philosophorum lingua uti uoluisssem, ut dicerem unita corpora.*

7. Conclusion

Les *NQ* constituent un document important pour l'étude du bilinguisme gréco-latin. Cette œuvre témoigne du statut encore précaire, à la fin du I^{er} s. ap. J.-C., de la langue latine comme langue d'une terminologie technique. Bien que Sénèque ne se trouve pas au début de la tradition philosophique de langue latine, comme l'est Cicéron, on constate que la terminologie spécialisée en langue latine est encore loin d'être complètement formée. Cette précarité se fait jour dans les remarques métalinguistiques qui concernent le problème de la traduction en latin de termes techniques grecs, spécialement les termes stoïciens. Sénèque, qu'Anne-Marie Guillemin qualifiait de « second fondateur de la prose philosophique »¹³⁶, se montre fidèle à

¹³¹ M. ARMISEN-MARCHETTI, *La métaphore et l'abstraction dans la prose de Sénèque*, dans *Sénèque et la prose latine*, Genève-Vandœuvres, Fondation Hardt, 1991, p. 106-107.

¹³² II, 6, 2-3, 8, 9 ; VI, 21, 1 et *Ep.*, 102, 6.

¹³³ M. ARMISEN-MARCHETTI, *Sapientiae facies. Étude sur les images de Sénèque*, Paris, 1989, p. 208-209.

¹³⁴ *Ep.*, 33, 6 et 66, 35.

¹³⁵ Le mot n'apparaît pas avant Sénèque, où on ne le trouve qu'ici. On le trouve chez Apulée (*Apol.*, 15 ; *M.* VIII, 14 et XI, 27 [*conjectures*]) et régulièrement dans le latin tardif, comme le signale H.M. HINE, *An Edition with Commentary of Seneca Natural Questions, Book two*, New York, 1981, p. 162. On peut comparer les scrupules de Sénèque à ceux qu'il éprouve à propos de *essentia* comme équivalent de οὐσία (*Ep.*, 58, 1-7). À ce sujet, FÖGEN, *o.c.* (n. 9) [2009], p. 84-85.

¹³⁶ « Sénèque, second fondateur de la prose latine », *REL* 35 (1957), p. 265-284.

l'héritage cicéronien, mais n'hésite pas à s'écarter de son modèle lorsqu'il juge que la solution proposée par son prédécesseur n'est pas adéquate. Bien que Lactance l'appelle *Romanae linguae summus auctor*¹³⁷, Cicéron n'a pas tout fait : sa terminologie reste incomplète et parfois peu satisfaisante. Par le biais de Lucilius, Sénèque associe son lecteur à ses recherches d'une traduction adéquate et il propose parfois plusieurs solutions. Les emprunts directs et les néologismes sont utilisés avec prudence. Le calque, pratiqué par quantité d'auteurs latins¹³⁸, est un moyen pour éviter l'hellénisme lexical. Sénèque préfère une terminologie proprement latine, même s'il doit bien reconnaître que ce n'est pas toujours possible. Son souci de la langue est constant. Même lorsqu'il traite de questions techniques, il fait preuve de préoccupations littéraires. Comme l'a montré Mireille Armisen-Marchetti¹³⁹, le souci de Sénèque est un compromis entre technicité et simplicité : trouver le mot le plus précis du point de vue philosophique, mais aussi celui qui pourra être compris par le plus grand nombre possible. De cette façon, Sénèque se montre bon élève de Cicéron, qui peut passer pour le créateur de la « traduction scientifique »¹⁴⁰. En prônant le *conuertere ut orator*, l'Arpinate jette les bases d'une façon de traduire qui est un compromis entre précision et élégance. Il recommande en effet au traducteur d'utiliser des « mots conformes à l'usage de notre langue » (*uerba ad nostram consuetudinem apta*)¹⁴¹. Sénèque a appliqué avec rigueur le précepte cicéronien, selon lequel il faut traduire chaque mot en choisissant parmi les mots latins appartenant au même champ sémantique celui qui exprime au mieux le sens et les valeurs contextuelles¹⁴². Mais il y a plus. Même s'il n'utilise jamais le verbe (*con*)*uertere* pour dire « traduire »¹⁴³, qui désigne un processus complexe de traduction envisagée dans son devenir¹⁴⁴, Sénèque partage néanmoins l'idéal de la conception « artistique » du *uertere*, qui accorde la priorité au sens sur les mots : *id enim agendum est ut non uerbis seruiamus sed sensibus* (*Ep.*, 9, 20).

*

Reste une dernière question – et non des moindres : le choix du latin. Choisir la langue de Rome pour un traité de philosophie stoïcienne n'est pas un fait banal. L'utilisation du grec chez les stoïciens de Rome est tellement fréquente que Sénèque

¹³⁷ *Inst.* III, 13, 10.

¹³⁸ Voir les exemples donnés par ERNOUT, *o.c.* (n. 111), p. 86-90.

¹³⁹ « La langue philosophique de Sénèque: entre technicité et simplicité », *A&A* 42 (1996), p. 76-84.

¹⁴⁰ L. CICU, « Conuertere ut orator. Cicerone fra traduzione scientifica e traduzione artistica », in *Studi di filologia classica in onore di G. Monaco*, II, Palerme, 1991, p. 849-857.

¹⁴¹ *Opt.*, 14-15.

¹⁴² R. KOPECZKY, « Cicero and the art of translation », in G. CALBOLI (ed.), *Papers on Grammar IX/2. Proceedings of the twelfth International Colloquium on Latin Linguistics (Bologna, 9-14 June 2003)*, Rome, 2005, p. 853-862.

¹⁴³ A. SETAIOLI, « Terminologia del tradurre in Seneca », in *o.c.* (n. 6) [1988], p. 453-454.

¹⁴⁴ Cl. MONTELLA, « Etimologia e traduzione : le parole latine del tradurre », *Aion (ling)* 15 (1993), p. 316-319.

apparaît parmi eux comme une véritable exception¹⁴⁵. Les philosophes grecs à Rome sont si nombreux que Quintilien, dans sa rétrospective des genres littéraires (X, 1, 121), ne peut mentionner comme auteurs romains dans le domaine de la philosophie que six noms : Cicéron, Brutus, Cornelius Celsus, Plautius, Catus et Sénèque¹⁴⁶. Peut-être le choix linguistique de Sénèque est-il conditionné par celui de certains de ses maîtres, comme Papirius Fabianus¹⁴⁷, qui, en faisant le choix du latin, n'avaient pas suivi la tradition linguistique de l'École stoïcienne. Mais il va aussi plus loin que ses devanciers, peut-être parce que, à son époque, le statut du grec dans la société romaine est en train de changer¹⁴⁸. La prose de Sénèque n'échappe pas à l'influence du grec¹⁴⁹. Il ne fait en effet guère de doute que Sénèque s'adresse à un public qui connaît le grec. En VI, 23, 4, le philosophe considère comme allant de soi que le lecteur comprenne le sens d'une épithète homérique : *quisquis primas litteras didicit scit illum (sc. Neptunum) apud Homerum ἐνοσίχθονα uocari*¹⁵⁰. Dans d'autres passages¹⁵¹, il fait allusion à des mots grecs sans prendre la peine de donner des explications plus précises. Mais les *NQ* sont plus qu'une simple adaptation à la romaine des enquêtes scientifiques grecques. Loin de se limiter à présenter en latin la pensée grecque, Sénèque cherche à fonder une véritable philosophie latine accessible à un public qui dépasse les spécialistes pour toucher une « nouvelle aristocratie », une « aristocracy of virtue », selon l'expression de Th.N. Habinek¹⁵². Cette volonté pourrait expliquer la remarque à Lucilius, qui apparaît comme une figure emblématique de ce nouveau public : *uide quomodo auribus tuis parcam. Expedire me poteram si philosophorum lingua uoluisssem*. Ce souci de pureté linguistique n'est sans doute pas étranger au statut de la philosophie dans la société romaine¹⁵³. Comme Cicéron, qui disait que la philosophie n'avait pas le droit de cité à Rome¹⁵⁴, Sénèque est conscient de la position difficile de cette branche du savoir aux yeux des élites de Rome. Voilà pourquoi il travaille dans un esprit d'ouverture en cherchant à séduire un

¹⁴⁵ I. HADOT, « Der philosophische Unterrichtsbetrieb in der römischen Kaiserzeit », *RhM* 146 (2003), p. 53-54 et GAULY, *o.c.* (n. 1), p. 38-49.

¹⁴⁶ Sur l'importance des philosophes grecs dans la société romaine, J. HAHN, *Der Philosoph und die Gesellschaft. Selbstverständnis, öffentliches Auftreten und populäre Erwartung in der hohen Kaiserzeit*, Stuttgart, 1989, p. 148-155.

¹⁴⁷ I. LANA, « La scuola dei Sestii », in *o.c.* (n. 114), p. 117-122.

¹⁴⁸ E. NORDEN, « Dreieck. Ein Beitrag zur Geschichte des Fremwörtergebrauchs im Altertum », in *Kleine Schriften zum klassischen Altertum*, Berlin, 1966, p. 165-177 (174) : « das war die Zeit, wo die griechische Sprache, eben wegen ihres Reichtums und ihrer erstaunlichen Anpassungsfähigkeit an Lebensverhältnisse aller Art, anfang trivialisiert zu werden ».

¹⁴⁹ A. SETAIOLI, « Elementi di *sermo cotidianus* nella lingua di Seneca prosatore », in *o.c.* (n. 16) [2000], p. 45 et n. 285.

¹⁵⁰ SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 14 et n. 57.

¹⁵¹ I, 14, 1 III, 25, 3 ; IVa, 2, 7 ; IVa, 2, 18 ; V, 12, 1 ; V, 13, 3 ; VI, 13, 1. Voir SETAIOLI, *l.c.* (n. 24) [1984], p. 14, n. 58.

¹⁵² *The Politics of Latin Literature. Writing, Identity, and Empire in Ancient Rome*, Princeton, 1998, p. 137-150.

¹⁵³ B. INWOOD, « Seneca in his philosophical Milieu », *HSPH* 97 (1995), p. 63-76.

¹⁵⁴ *Fin.* III, 40.

public qui n'a pas une inclination naturelle vers la philosophie¹⁵⁵. À ce titre Sénèque occupe de plein droit une place parmi les auteurs latins qui ont voulu accroître, par la traduction de mots étrangers, la *copia Romani sermonis*¹⁵⁶, et qui ont réussi à relever ce défi.

*Université de Liège
Langues et littératures classiques,
7, place du XX-Août,
B-4000 Liège*

Bruno ROCHETTE

¹⁵⁵ GAULY, *o.c.* (n. 1), p. 50-51.

¹⁵⁶ QUINT., II, 14, 1.